









Le ministre du Brésil et Mme G. de Piza ont reçu de nombreux témoignages de sympathie.

Engenio Garzon.

## NOTES D'UN PARISIEN

SA FAMILLE !

ENFIN ! voici un criminel qui a un noble cœur. C'est le nommé Ladu, l'un des quatre assassins italiens de Montpellier. Après la lecture de l'arrêt qui l'envoie aux travaux forcés, cet homme sensible s'est écrié : « Je ne tiens pas à me pourvoir en cassation. Ce qui m'inquiète, c'est ma famille. Que va-t-elle penser de ma condamnation ? »

Charité bien ordonnée commence par soi-même. Cinq minutes avant d'être certain que le jury de l'Hérault ne préférerait point le désigner pour la guillotine, le principal intéressé ne songeait encore qu'à sa tête. Mais sitôt après qu'il éprouve la sensation agréable de n'être pas séparé par la volonté des hommes, Ladu s'oublie, s'interroge, ne se souvient plus que de sa famille...

Un bon point au condamné Ladu.

A la vérité, tant qu'il a fait d'éviter aux siens de la honte et des émotions inutiles, les gens difficiles estimeront peut-être qu'il eût été toute inquiétude de cette nature s'il s'était d'abord abstenu de tuer un pauvre homme à coups de hache, tandis que son collègue Pala tenait la victime par les pieds. Mais le casiste Ladu répliquerait sans doute que cet infortuné n'était point de sa famille : « N'exagérons rien, dirait-il. Sans quoi, à force de craindre l'opinion de nos parents, on finirait par ne plus oser toucher à un étranger, conséquence évidemment excessive ! »

Ladu ne se fait pas meilleur qu'il n'est. Avant tout, il est homme de foyer. Et comme la Guyane convient à ses rêves d'avenir, il a ensuite demandé si, là-bas, il pourrait se marier. Cela n'est pas douteux. La force et la sincérité de ses sentiments familiaux ne sauraient manquer de séduire bien des jeunes filles.

Et les futurs petits Ladu seront élevés dans les plus saines traditions.

D.

## L'Affaire Azew à la Douma

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Saint-Petersbourg, 25 février.

La séance s'est ouverte hier soir, à huit heures. Au banc du gouvernement, le Conseil des ministres est au complet, les tribunes sont comblées.

Le rapporteur, comte Bobrinsky, a la parole; l'orateur déclare que la commission n'a pas trouvé des données établissant que les attentats contre M. Plehve, le grand-duc Serge, etc., avaient été exécutés à l'instigation ou à la connaissance de la police; elle estime que ces accusations sont de pure fantaisie et conclut en demandant de repousser l'interpellation des démocrates-sociaux et d'accepter celle des cadets.

Le social-démocrate Pokrovsky lui succède; dans un très long discours, qui ne produit pas grande impression sur la Douma, il réédite les accusations portées sur la police depuis un mois par la presse; il insiste sur ce fait que depuis six ans la plupart des attentats auraient été commis avec la participation d'Azew et au su de son chef, M. Ratchkowsky. L'orateur n'apporte naturellement aucune preuve à l'appui de pareilles affirmations, ce qui lui vaut auprès de la Douma un échec complet.

Le président fait alors remarquer que cinquante-quatre députés se sont déjà fait inscrire pour prendre la parole et propose de clore la liste des interpellateurs. A ce moment, et sous couleur de protestation, les orateurs d'extrême gauche inscrits quittent la salle des séances; la droite réclame la clôture des débats et le président suspend la séance pour une demi-heure, déclarant qu'il laisse à la Douma le soin de décider comment elle doit se comporter dans un débat aussi sérieux.

A la reprise de la séance, deux autres députés prononcent de longs discours dans lesquels ils s'efforcent de répéter sous des formes différentes, mais sans plus de succès, les accusations de M. Pokrovsky.

M. Stolypine monte ensuite à la tribune pour répondre. Dans un discours très documenté, il déclare que, depuis le début de l'affaire Azew, ses efforts ont tendu seulement à une chose : rechercher si Azew s'était réellement rendu coupable de complicité dans les derniers attentats. L'orateur dit qu'en dépit des affirmations des journaux et des interpellateurs, il n'a pu jusqu'ici dégager qu'un fait, c'est qu'Azew n'avait jamais été qu'un agent d'information de police, et il fournit des renseignements chronologiques très précis sur les relations d'Azew avec le département de la police, avec la Sûreté à Moscou, à Paris, de 1902 à 1905, avec Rataieff, puis, sur le retour d'Azew, à la fin de 1905, au département de la police, époque à laquelle M. Ratchkowsky l'a connu pendant très peu de temps. Depuis lors, jusqu'à ces temps derniers, il servait à la Sûreté à Saint-Petersbourg.

M. Stolypine indique que M. Ratchkowsky a quitté, en 1902, son service à l'étranger, qu'il a été rappelé alors en fonctions par le général Trepow comme gérant de service politique au département de la police, il y est demeuré, avec un entier dévouement à son pays, jusqu'à la fin de 1905.

Le président du Conseil insiste sur ce point que depuis lors M. Ratchkowsky, dont tout le monde sait la haute honorabilité, a demandé à se retirer et n'a reçu aucune mission, rempli aucune fonction officiellement, ni officieusement.

Envisageant longuement le rôle des agents d'information il en démontre la nécessité en présence des actes terroristes auxquels le parti révolutionnaire persiste à ne pas renoncer puisqu'il continue à prêcher le pillage et l'assassinat comme moyens d'action, et, passant à la longue série des attentats perpétrés dernièrement contre des fonctionnaires, M. Stolypine rappelle notamment l'attentat dont il fut victime dans l'ile Aptekarsky, le récent attentat contre le général Pavlov, le général Minn, l'attentat du Fonary-Percouk suivi de pillage en plein jour, et l'attentat contre un fourgon de banque, l'attentat contre l'amiral Doubassoff, l'assassinat du général Lantitz. Cherchant à faire la lumière sur les accusations portées contre Azew, il dé-

clare que c'est dans l'espoir de trouver les preuves de la culpabilité d'Azew qu'il fit arrêter M. Lopoukhine et perquisitionner chez lui, mais que, jusqu'à présent, l'instruction ouverte contre M. Lopoukhine a seulement établi que c'est des révolutionnaires que l'ancien directeur du département de la police a reçu de soi-disant renseignements sur la complicité d'Azew.

En décembre dernier, dit en terminant M. Stolypine, M. Lopoukhine entretenait des rapports avec Savinkoff, assassin de marque, Tchernoïf, Argounoff, auxquels il a dénoncé Azew comme un agent, et ce sont là toutes les preuves des misérables accusations qu'il porte aujourd'hui.

Le succès de M. Stolypine est très grand; il est vivement applaudi par la grande majorité de la Douma, et il semblait qu'il n'y avait plus qu'à voter. Malheureusement, la procédure compliquée en honneur au Parlement russe nous impose encore sur cette affaire plusieurs journées de débats, qui vraisemblablement n'offriront qu'un intérêt médiocre.

René Marchand.

## Le général d'Amade à Oran

(De notre correspondant particulier)

Oran, 25 février.

Le général d'Amade est arrivé hier à Oran sur le *Cosmos* et a été l'objet d'un accueil enthousiaste, d'une superbe manifestation de joie patriotique. Les rues étaient pavées, la ville entière était en fête et toute la population se pressait sur les quais de débarquement, acclamant le général, tandis que la musique du 2<sup>e</sup> zouaves jouait la *Marseillaise* avec une ardeur splendide.

Le préfet, le maire et la municipalité d'Oran, les généraux Lyautey, Vétzel, Espinas, Alix et Drude, les officiers supérieurs de la garnison reçurent le général d'Amade. Celui-ci, très ému, remercia la population d'Oran pour son accueil et pour les marques de confiance qu'elle donna aux troupes pendant la campagne et pour l'affection avec laquelle elle reçut les blessés. Il rendit ensuite hommage au général Lyautey pour le concours que lui prêta sa division et avec une cordiale affection, il salua son ami, le général Drude, disant : « Vous avez semé, je n'ai fait que la récolte. »

Le général Drude ne put retenir ses larmes, et son émotion gagnant l'assistance donna à cette scène une particulière grandeur.

Un lunch fut servi à la préfecture, où le préfet donna lecture du télégramme de bienvenue de M. Jonnart, auquel le général d'Amade répondit par l'expression de son dévouement. Puis, un dîner servi à l'hôtel de la division, et présidé par le général Lyautey, réunit tous les officiers généraux et les officiers subalternes qui servirent à Casablanca.

Aujourd'hui, le général Bailloud, arrivé dans la matinée, a passé en revue les troupes de la garnison et a remis la médaille militaire au général d'Amade, avec le cérémonial d'usage, d'une grandeur et d'une simplicité éloquentes.

La municipalité reçut ensuite le général d'Amade; et cette réception qui réunissait plus de quatre cents personnes à l'hôtel de ville fut plus enthousiaste encore que celle de la veille. La population se pressait autour du pacifiqueur de la Chaouia avec autant de sympathie que d'heureuse émotion. Le général, ne pouvant se dérober aux ovations qui lui étaient faites, serait cordialement les mains qui se tendaient vers lui et adressait un mot aimable à chaque personne.

Une délégation de Gascons, chantant des refrains des bords de la Garonne, lui apporta les félicitations de ses compatriotes.

Cette réunion fut magnifique, égale à la fois de celle qui en était le héros et des grands patriotes qui l'avaient organisée. Elle fit honneur au général d'Amade et à la ville d'Oran. Mais le général, malgré sa joie, ne voulut pas oublier les blessés de la campagne marocaine, et il se rendit avec le général Bailloud à Ekmahl où est installée la maison de convalescence de la Croix-Rouge. Après cette visite, il entra à Oran où les anciens élèves de La Flèche lui offrirent un banquet. La soirée qui suivit fut très intime et permit au général de prendre un repos bien nécessaire puisque son arrivée à Séville est annoncée pour samedi prochain.

Tr.

## LA CHAMBRE

Jeu. 25 février.

LE COMPLÉMENTAIRE

Cet article 98, relatif aux charges de famille, serait la mort de la loi, si elle n'avait d'ailleurs beaucoup d'autres mauvaises pierres dans son sac. Or il est pavé de bonnes intentions, ce qui la distingue de la plupart de ses voisins. La philanthropie législative désire sincèrement soulager, dans la mesure compatible avec la férocité des mesures comparables, les bouches à nourrir. Mais le diable est là qui veille et qui ne lâchera pas sa part. Ceux qui s'attellent à cette ingrate besogne ne tarderont pas à s'en apercevoir.

Définir, évaluer, proportionner, compenser les charges de famille, c'est une entreprise au-dessus des forces humaines et où la meilleure volonté du monde ne peut aboutir qu'à des plus monstrueuses iniquités. Nous n'ignorons pas que, dans la pratique, l'administration, c'est-à-dire la politique, l'y aidera. La Chambre le sait, elle le voit; n'importe, elle se cramponne à ce fantôme de justice et elle roulera son rocher jusqu'au bout.

Elle n'a pu tantôt s'en décrocher. Déjà, dans la séance d'hier, MM. Groussier et Raiberti lui avaient montré tous les vices, ou plutôt tous les dangers de cet article 98. Aujourd'hui ils s'y sont mis à cinq ou six.

M. Desplas. Il a développé l'amendement *parisien* qui réclame des faveurs spéciales pour Paris : « La commission n'a pas tenu compte de la densité de la population; moins on a de revenus, moins on a de dégrèvements ! »

J'ai saisi cette critique au vol; mais l'orateur a parlé longtemps et j'ai deviné que ses griefs étaient nombreux. Il repousse l'article tel qu'il est sorti des mains de la commission et il jure que Paris n'est pas content. Retournons en province avec M. Magniaudé.

M. Magniaudé a fait ses calculs. Ils

lui ont prouvé qu'avec le système de la commission, un contribuable qui aura 1,500 francs de revenu sera dégrèvé de 2 fr. 55 par enfant, tandis que le propriétaire d'un revenu de 15,000 francs sera dégrèvé de 12 fr. 60. — « Est-ce juste ? demande le bon Magniaudé. — Non ! » répondent ses amis, au nombre d'une vingtaine.

3<sup>e</sup> Amendement Malvy. Celui-là fixe des taux progressifs de dégrèvement; mais son auteur est un homme sage, il se borne à donner ses chiffres et passe la parole à un collègue.

4<sup>e</sup> Amendement Drelon. Un peu analogue aux précédents, mais avec une échelle différente et des progressions ou des dégressions calculées sur une base plus large. M. Drelon, mesurant la fatigue de la Chambre, se contente, en gaillard homme, de quelques développements qui lui semblent de nature à éclaircir sa proposition.

5<sup>e</sup> M. Leroy-Beaulieu. Encore une nouvelle méthode d'évaluation. Les uns fixaient le dégrèvement à 20 francs, à 18 francs, à 15 francs pour chaque personne à la charge du chef de famille; M. Leroy-Beaulieu propose 10 francs, comme sous-enchère.

C'est le grand homme, le grand vainqueur, l'intrépide marin qui a gagné successivement contre nos escadres les batailles de la Hogue, d'Aboukir et de Trafalgar. M. Pelletan en personne, qui s'est chargé de repousser à lui tout seul cette foule d'assailants. Il a commencé par quelques-unes des facettes qui lui sont familières. Je ne les lui reproche pas; mais que penser de ceux qui ont encore le courage d'en dire ? Il a blagué à la fois M. Raiberti et le Très-Haut. C'était délicieux !

Il prétend que « la colère publique ne gronde pas bien fort dans le pays, ainsi que le prouvent les dernières élections ». Cet argument vaut son pesant d'or. Le pays ne sait pas encore ce qu'on lui réserve; attendez qu'il le sache. Là ne réside que quand on l'échille.

D'ailleurs, c'est M. Pelletan qui le dit — la commission a accordé plus que ne demandait tout d'abord les amendements. L'appétit leur est venu en mangeant, mais ils feront bien de se serrer le ventre.

Alors, c'est une averse de réclamations. M. Groussier, M. Malvy, M. Magniaudé associent leurs plaintes et, au milieu de ce vacarme, s'élève une voix sonore, celle de M. Lasies : « Que ceux qui comprennent quelque chose lèvent la main ! » Si bien que la scène finit dans un éclat de rire universel.

Is s'en rendent bien compte, qu'ils ne comprennent pas; mais, au point où ils en sont, ils ne cherchent même plus à comprendre. A quel bon ?

Les voyant complètement abrutis, M. Pelletan estime qu'il en aura aisément raison et fait mine d'aborder le problème; mais il se promène simplement autour, en homme embarrassé, qui n'a contre ses agresseurs que des objections suaves. A chaque interruption que son langage soulève, il ne trouve que ce pauvre sophisme : « C'est ainsi que les choses se passent dans la libre Helvétie ! »

Après d'interminables explications qui semblent sortir d'une bouteille à l'encre, il retourne à son banc sans avoir vaincu personne, et devinez maintenant à quelle ressource la commission, poussée dans ses derniers retranchements, a recours pour se tirer d'affaire ! Elle prie, elle supplie la Chambre d'adopter un des amendements — n'importe lequel — pour lui donner une indication utile. Utile ! est un bijou.

Le ministre, au lieu de tenir bon sur son système, a le courage de se joindre à cette adjuration bizarre, qui est le monde renversé ! Amendement Groussier est adopté, faute de mieux, ou crainte de pis — et la suite de cette rengaine est renvoyée à lundi prochain.

« Que ceux qui comprennent lèvent la main ! » C'est la morale de la journée.

Pas-Perdus.

## LE SÉNAT

LA MISE EN VALEUR DES COLONIES

Après avoir ajourné à une prochaine séance le débat sur la délimitation de la Champagne viticole, le Sénat est revenu, dans sa séance d'hier, à l'interpellation de M. Gaudin de Villaine, sur la mise en valeur de nos colonies.

On se souvient qu'à la précédente séance, un incident assez vif s'était produit entre l'interpellateur et le ministre de la guerre. Le général Picquart a, dès le début de la discussion, demandé la parole et rectifié en ces termes les allégations de M. Gaudin de Villaine : « M. le général Picquart, ministre de la guerre. — L'honorable M. Gaudin de Villaine a porté à la tribune des faits qui, d'après son témoignage, se seraient produits il y a quelque temps à Madagascar. Un commandant de colonne, arrivant à proximité d'un village, aurait reçu du chef de ce village des offres de concours et des présents. Il les aurait repoussés. »

Puis, le lendemain, il aurait attaqué le village, et y aurait fait passer par les armes toute la population. Le récit de cet acte d'atrocité a ému le Sénat. J'ai prié l'orateur de préciser le lieu, la date, le nom du coupable. Il n'a pas cru pouvoir le faire en public. Mais il a offert de me donner toutes les explications dans mon cabinet. J'ai eu l'honneur de recevoir sa visite. Mais l'honorable sénateur m'a déclaré qu'il ne pouvait me donner les précisions attendues que si je m'engageais à n'exercer envers le personnage aucun acte de répression.

Dans ces conditions, je n'ai pas eu besoin d'insister. Du reste, je n'avais pas été long à retrouver l'origine du récit volontairement imprimé de M. Gaudin de Villaine. Il s'agit d'un fait parfaitement connu, qui a déjà fait l'objet d'une ample discussion à la Chambre et qui a été entièrement éclairci à cette occasion. M. Vignat-Oudin a fait l'objet d'une interpellation. M. Decrais, alors ministre des colonies, et M. le Myre de Vilers s'en sont expliqués. Les documents officiels ont été lus publiquement. Il n'y a plus l'ombre d'un doute sur cette affaire.

Il s'agit d'une attaque conduite à Madagascar par le commandant Girard, aujourd'hui colonel à Paris. Cette attaque était justifiée; elle était prescrite par ordre supérieur; le village était le repaire d'une bande armée de plus de cinq cents hommes; sur sa route, la colonne avait eu des tués. Il fallait en finir par un coup d'énergie. Le village fut donc attaqué sur l'avis unanime, d'ailleurs, des officiers de la colonne. Il fut emporté. Mais on n'y massacra personne. Il n'y eut, en fait d'indigènes tués, que des hommes tués en combattant. Leur nombre s'éleva à quatre-vingt-dix-sept.

Non seulement cet acte n'entache pas le caractère du colonel Girard, mais il lui a

fait le plus grand honneur. (Très bien ! Très bien !)

M. le ministre cite à ce propos les témoignages officiels qui ont été rendus alors de sa conduite, et il ajoute :

M. le ministre de la guerre. — Pendant que je servais au Tonkin, dans la brigade où j'étais major, un fait d'armes extraordinaire, dû à l'initiative d'un jeune lieutenant, a eu lieu. Ce lieutenant était le futur colonel Gérard. Je suis heureux de rappeler cet événement de sa carrière, et d'ajouter qu'il est un des plus brillants officiers de l'armée française. (Vifs applaudissements.)

M. Gaudin de Villaine. — Je dois d'abord au Sénat une explication. Si je n'ai pas voulu livrer de nom à M. le ministre, c'est par un scrupule que tout le monde comprendra. Du moment que mes indications auraient pu compromettre quelqu'un, je ne me croyais pas le droit de citer à M. le ministre des noms propres, c'est-à-dire de dénoncer. (Très bien à droite. — Interruptions.)

Ceci dit, je ne puis que me féliciter des résultats de l'enquête faite par M. le ministre. Personne ne peut être plus heureux que moi de voir que mes indications auraient pu compromettre quelqu'un, et que nos officiers, et notamment le colonel Gérard, sont innocents des faits qu'on leur a reprochés. (Murmures.)

Ces accusations, je les avais recueillies de bonne foi; vous venez de voir que ce n'est pas la première fois qu'elles se produisent, et que dans les témoignages cités, il y a des contradictions qui ont pu tromper. (Très bien ! Très bien !)

Ces explications très franches et très loyales mettent fin à l'incident.

M. le général Mercier, qui était ministre de la guerre lorsque l'expédition de Madagascar fut entreprise, vient ensuite redresser quelques erreurs involontaires de M. Gaudin de Villaine.

Puis M. Millies-Lacroix, ministre des colonies, répond à l'interpellation. Il résume longuement les assertions de M. Gaudin de Villaine et fait en sa compagnie le tour de notre empire colonial, trouve que tout va à peu près bien dans le meilleur des mondes et des ministres.

Et le Sénat, qui est plein d'indulgence, partage l'avis de M. Millies-Lacroix et lui octroie le blanc-seing d'un ordre du jour de confiance.

Séance mardi.

Auguste Avril.

## Autour de la politique

Le Conseil des ministres

Les ministres se sont réunis en conseil hier à l'Élysée, sous la présidence de M. Fallières.

M. Pichon a entretenu le Conseil des divers incidents de la crise orientale. Il a fait l'exposé des négociations engagées précédemment et des nouvelles tentatives faites en ce moment par les grandes puissances en vue d'arriver au maintien de la paix.

M. Alfred Picard, ministre de la marine, a donné lecture de la réponse qu'il oppose au mémoire produit par M. Caillaux à la précédente réunion du Conseil.

Les ministres se sont ensuite occupés du budget de 1910. M. Caillaux a annoncé à ses collègues qu'il serait en mesure de le déposer avant les vacances de Pâques.

Les retraites des ouvriers des chemins de fer

M. Barthou, ministre des travaux publics, a été entendu hier par la commission sénatoriale des retraites des ouvriers et employés des chemins de fer. Il lui a remis sous forme de note le texte sur lequel il s'est mis d'accord avec le ministre des finances.

M. Barthou a insisté auprès de la commission pour qu'elle apporte une prompt solution à une question depuis si longtemps posée et pendante devant le Parlement.

## A L'INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE

M. Jules Lemaitre s'est rendu au palais Mazarin pour la première fois depuis sa maladie. Il y a reçu le plus cordial accueil de ses collègues, qui l'ont vivement félicité de son complet rétablissement.

M. Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel de l'Académie, a donné lecture d'une lettre du général Bonnal, qui retire sa candidature, et se désiste purement et simplement.

M. Paul Hervieu, directeur, après avoir annoncé à ses confrères la nouvelle perte que la Compagnie venait de faire en la personne du marquis Costa de Beauregard, a retracé en quelques paroles émues la vie et les travaux du défunt, puis a déclaré la séance levée en signe de deuil.

## Contre l'accident

La religion du Dieu-Etat, comme toutes les religions du monde, a ses livres-penseurs, et qui, chez nous, sont encore, par bonheur, assez nombreux. Ces livres-penseurs ne vont pas jusqu'à nier le dieu absolument; même ils admettent qu'il puisse être, en de certains cas, une puissance bienfaisante, voire nécessaire; ils ne refusent que de croire à son omnipotence, à son omniscience. Ils souhaiteraient qu'il laissât le plus possible les individus se débrouiller tout seuls en face de la vie et n'intervient dans nos affaires que là où cette intervention — toujours coûteuse, encombrante et pleine d'inconvénients de toute sorte — apparaît vraiment à tous les yeux comme indispensable.

Et c'est pourquoi ces mauvais croyants sont enclenchés chaque fois qu'ils s'affirment, en dehors de l'Etat, une initiative heureuse, un succès, quel qu'il soit, ou se manifeste la fécondité de l'effort libre.

L'Association des industriels de France contre les accidents du travail, qui fêtera ce soir, avec quelque solennité, son vingt-cinquième anniversaire de naissance, est précisément née de cet effort-là.

C'est une œuvre d'initiative privée qui n'a jamais demandé à l'Etat ni de quoi venir au monde, ni de quoi grandir, ni de quoi durer; qui n'attend de l'Etat aucun service, et qui, même, lui en a rendu déjà quelques-uns. C'est de ces services, sans doute, que M. Viviani, ministre socialiste mais homme d'esprit, viendra remercier l'Association tout à l'heure.

Le fondateur de l'œuvre, Emile Muller, fut un ingénieur éminent, qui avait connu à Mulhouse, avant la guerre, les Dollfus, et avait été témoin de l'expérience si heureusement entreprise, vers 1867, par Engel Dollfus, dans ses ateliers.

Engel Dollfus est le premier industriel

à qui soit venue cette idée qu'il est plus utile et moins coûteux d'éviter un accident que de le réparer. Si simple que nous paraissent cette idée-là, personne ne l'avait eue encore. Engel Dollfus en fit l'application. En améliorant l'hygiène de l'atelier, en organisant dans Mulhouse ce qu'on appelle « la prévention des accidents du travail », il donna un exemple qui méritait d'être immédiatement suivi chez nous, et qui ne commença cependant de l'être qu'assez longtemps plus tard, et sur un seul point : en Normandie.

C'est de cette double leçon qu'Emile Muller entreprenait, en 1883, d'étendre le profit à toutes nos industries. Il y est arrivé.

L'Association des industriels contre les accidents du travail compte aujourd'hui 3,000 adhérents, presque tous industriels, patrons d'usines, de chantiers, de manufactures, dans lesquels près de 400,000 ouvriers sont occupés. Son action embrasse soixante-dix-neuf départements, c'est-à-dire le pays tout entier, moins la région normande, qui a son association à elle, et se prolonge par ses propres moyens.

Le but de l'Association consiste, comme l'indique son titre, à renseigner les industriels, les contremaîtres, les ouvriers, sur les divers risques d'accidents auxquels les exposent les conditions du travail dirigé ou pratiqué par eux, et sur les moyens d'éviter ces accidents.

Cette surveillance est exécutée et ces renseignements sont fournis par des ingénieurs-inspecteurs, chargés par l'association de visiter les usines, d'y signaler les imprudences commises ou à ne pas commettre, d'y indiquer l'emploi des méthodes, des procédés mécaniques les plus propres à assurer la sécurité du travail.

Il n'est jamais sans danger pour un patron, quoi qu'en pensent certains ouvriers, de laisser se multiplier chez lui les accidents évitables, dût la faute rester impunie devant la loi. Mais, depuis quinze ans, l'inconvénient de telles négligences s'est aggravé, justement parce que des lois sont intervenues qui, outre le poids des responsabilités morales en cas d'accident, et le préjudice matériel causé, imposent à l'industriel la charge d'obligations nouvelles.

La loi du 12 juin 1893 sur la sécurité et l'hygiène des ateliers; la loi du 9 avril 1898 sur les accidents du travail, font peser sur les employeurs le risque de responsabilités pénales et pécuniaires que leurs devanciers n'ont point connues.

C'est à diminuer pour chacun d'eux ces responsabilités-là que s'appliquera l'Association.

Les cotisations que lui payent ses adhérents varient suivant le nombre des ouvriers que chacun d'eux occupe. Il y a vingt-quatre prix, qui s'échelonnent depuis 10 francs (c'est la cotisation du petit patron qui emploie de 1 à 10 ouvriers) jusqu'à 300 francs, la cotisation du grand patron qui occupe de 901 à 1,000 ouvriers.

L'action de l'Association s'exerce sous diverses formes. J'en indiquais tout à l'heure la principale : les visites des inspecteurs-ingénieurs. Il y en a d'autres, en dehors des publications de documents et des « conseils juridiques » auxquels l'adhérent a droit; il y a les *affiches d'atelier* destinées à être placardées partout où l'on travaille, et à maintenir sous les yeux de l'ouvrier les recommandations, les conseils utiles; il y a les *récompenses* (médailles et diplômes) distribuées chaque année aux ouvriers, contremaîtres, ingénieurs, directeurs d'usine qui se sont signalés par leur bonne volonté et leur initiative dans l'observation, l'application et la recherche des mesures protectrices; il y a enfin les *concours publics internationaux*, avec prix, destinés à récompenser la création ou l'amélioration de dispositifs de sécurité et d'hygiène.

Le premier de ces concours, en 1892, avait pour objet la création de « lunettes d'atelier »; le second, en 1893, celle de « masques respirateurs contre les poussières »; et, depuis cette époque, dix autres concours ont eu lieu. Il y a eu un concours de « chapeaux de sûreté pour scies circulaires »; un concours de « gants isolants protecteurs pour les ouvriers électriciens », etc.

Pour mener à bien cette œuvre excellente, l'Association n'attend de ressources que de ses adhérents; de l'Etat, elle n'a sollicité d'autre faveur que la permission d'organiser, au Conservatoire des Arts et Métiers, un admirable « musée de la prévention » dont toutes les pièces sont fournies par elle, *remplacées* au fur et à mesure qu'au progrès déjà réalisé succède un progrès nouveau, et enfin *exposées aux ouvriers* en des conférences, promenades où intervient seule, comme partout ailleurs, l'initiative de l'Association et des maîtres dévoués par elle.

Telle est l'entreprise dont plusieurs socialistes, gouvernementaux viendraient se voir officiellement saluer les succès. Elle mérite, en effet, de leur inspirer quelque déférence... Elle ne leur doit rien.

Emile Barr.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain Par Fil Spécial de notre collaborateur Guillaume, et la fin de notre feuilleton Métropolis.

## Un Gage de prospérité

On connaît déjà les chiffres préliminaires de l'exercice 1908 de « l'Equitable » des Elais-Unis, cette puissante Compagnie d'assurances sur la Vie (entreprise assujettie au contrôle de l'Etat), dont tous les Parisiens ont remarqué, place de l'Opéra, les nouveaux et importants immeubles actuellement en voie de construction. Il n'est pas inutile de rappeler de nouveau ces chiffres dont la simple énumération est une éloquente garantie de prospérité.

L'actif de « l'Equitable » atteint 2 milliards 448 millions; les nouvelles affaires réalisées en 1908 s'élèvent à 472 millions, soit 1,600,000 francs par jour ouvrable; de total des assurances en cours atteignent 6 milliards 874 millions; enfin, l'excédent de l'actif sur le passif dépasse 421 millions de francs, en augmentation de 35 millions.

La Compagnie fournit gratuitement et confidentiellement tous les renseignements détaillés sur la nouvelle Police à participation annuelle dans les bénéfices. On se les procurera au siège français de « l'Equitable », 36 bis, avenue de l'Opéra, à Paris.

## Petite Chronique des Lettres

M. Maurice Barrès, en nous contant la très simple « histoire d'une jeune fille de Metz », *Colette Baudouche*, a voulu nous rendre sensible la position pathétique de la France battue par la vague allemande sur les fonds de Lorraine. C'est le même sujet qu'il avait traité naguère dans son livre si rétrospectif, *Au service de l'*



l'éducation religieuse, elle le mériterait, en tous cas elle amusera et distraira beaucoup les petites filles, car on ne saurait rien imaginer de plus pimpant, de plus amusant, de plus aimable que cette simple histoire de Marie-Rose depuis son entrée au couvent jusqu'à son départ triomphant, tout couronné de lauriers.

L'automobile continue à combler de ses bienfaits la littérature, décidément « ceci ne tuera pas cela » ; après les étourdissantes *Veillées du chauffeur* de Tristan Bernard, voici que M. Michel Gourdau publie chez Fasquelle sous le titre : *Plaisirs d'auto*, une série de nouvelles qui ont toutes des chauffeurs pour héros, et pour cadre, celui des automobiles, entendez la belle nature et les longues routes poussières. Il y a dans ces histoires, écrites d'une plume alerte, beaucoup de verve spirituelle et de bonne humeur, parfois une pointe de libertinage, parfois aussi de l'émotion et même de la terreur, lisez plutôt la nouvelle « Excellentes références » où nous assistons angoissés à la course échevelée d'une automobile conduite par un chauffeur devenu subitement fou.

Parmi les autres romans de la semaine, je dois signaler : *Le Vent et la Poussière*, chez Calmann-Lévy, par M. Francis de Miomandre. C'est la première œuvre publiée par le jeune écrivain depuis que l'Académie Goncourt l'a consacré. Les très minces histoires vécues, par Henry Nantouil et son frère Raymond, la baronne de Saint-Quentin, la famille Mouron, Lyonnelle, d'autres encore qui parlent d'eux-mêmes avec beaucoup de complaisance, surprennent sans doute les amateurs de romans habitués à des régals plus solides. M. de Miomandre le sait, il nous présente ses personnages sont des grains de poussière, des grains de poussière pensants, qui tourbillonnent : « Cela n'aura pas l'air d'un livre, sans doute ; mais peut-être y retrouverez-vous quelque ressemblance avec ce rêve absurde, fatal, incohérent, douloureux et délicieux, que vous appelez la vie de tous les jours et que vous vivez si peu. » Peut-être, en effet... C'est encore *Deux histoires et un rêve*, de Wells, brillamment traduites par MM. Henry Davray et Kozakiewicz ; *Le Maître du jeu*, de M. Emile Hinzlin ; *Les Impudiques*, nouvelles de M. Victor Litschousky, et *L'Obsession*, un beau roman de notre éminent confrère M. Jules Claretie, reçu à la dernière minute et dont je parlerai la semaine prochaine.

**HISTOIRE, LITTÉRATURE, LIVRES DIVERS.** — M. Claude Farrère nous offrait tout à l'heure la vision du Japon aperçu par un romancier, voici la relation d'un journaliste qui a vu, qui a voulu comprendre et qui tente d'expliquer, c'est M. Ludovic Naudeau, qui publie dans la Bibliothèque de philosophie scientifique de l'éditeur Flammarion un très intéressant et très vivant volume sur le Japon moderne : *son évolution*. — Si l'on pouvait avoir un doute sur la vérité du tableau brossé par le romancier, l'œuvre du journaliste viendrait le dissiper ; il y a notamment dans le livre de M. Naudeau un chapitre sur la femme japonaise et le féminisme qui commente de façon lumineuse le dénouement imprévu de la bataille, où nous voyons l'éminente et coquette, et européenne marquise Yorisaka se souvenir, au moment où elle devient veuve, qu'elle est une simple femme japonaise et se soumette docilement à la coutume barbare qui la voue pour toujours à la claustration et à l'isolement ; M. Naudeau nous l'explique, il nous rappelle que la présence de l'homme sur la femme est la grande loi du ciel et de la terre, et que pour longtemps encore la pauvre petite Japonaise est destinée à être la victime des doctrines de Confucius qui ne voit en elle qu'une « tentation, un piège, une créature malpropre, un être de perdition et de perdition, une chose inférieure, un obstacle à la paix et au bonheur ».

Dans son ensemble, le livre de M. Ludovic Naudeau est d'un intérêt captivant, tout rempli de renseignements pittoresques et de documents précieux, recueillis par le plus avisé des reporters qui, non content de raconter, explique et nous expose les raisons psychologiques, ethnographiques de cette incroyable bravoure des Japonais, de cette frénésie homicide qu'ils emploieront si brillamment contre les étrangers et qui, au cours d'une guerre civile, toujours possible, leur jouerait à eux-mêmes de bien terribles tours ; une étude sur la question sociale et sur les raisons qui ont empêché l'idée socialiste, jusqu'à présent, de conquérir le Japon, termine ce livre d'un puissant intérêt.

M. le comte Marc de Germiny commence, chez Plon, la publication des *Souvenirs du chevalier de Cussy*, garde du corps, diplomate et consul général, de 1795 à 1866. Dans ce long espace de temps le chevalier de Cussy remplit des charges importantes, il fut aide de camp du général baron Janssens pendant la campagne de France, garde du corps de Louis XVIII, diplomate sous les ordres du marquis de Bonnavy, de Chateaubriand, du comte de La Ferronnays, de M. Martignac et de Rayneval ; on voit des lors tout ce que ces souvenirs mis au jour peuvent apporter de renseignements intéressants sur un demi-siècle de l'histoire de France, depuis le premier Empire jusqu'à la deuxième République, en passant par la Restauration, par le règne de Louis-Philippe ; il y a là une mine d'anecdotes amusantes, suggestives, recueillies par un homme « doué d'un esprit sagace et observateur et qui a apprécié en toute sincérité les événements » ; il fut en outre sans défaillance « un bon serviteur de son pays, constamment fidèle à la devise de sa maison : « Onques ne faillit », ainsi qu'à la maxime : « Fais ce que dois, advienne que pourra », par laquelle il clôt le livre de sa vie ». Le premier volume se termine en 1825 sur l'extraordinaire enlèvement du philosophe Cousin à Dresde.

A signaler encore : la *Campagne de 1793*, l'Armée du Nord et des Ardennes, tome II, de Hondschoote à Wattignies, publiée par M. Dupuis sous les auspices de la section historique de l'état-major de l'armée ; un volume de M. Joseph Turquin sur les *Sœurs de Napoléon*, la Chronique galante du premier Empire ; le *Château de Bagatelle*, une très belle étude histori-

que et descriptive ornée de superbes héliogravures, éditée par Charles Poulard ; et dans la Collection historique illustrée, les *Jours de la Malmaison*, un intéressant volume de M. Savine.

En un ouvrage d'une très heureuse inspiration qui intègre *Reflets de Rome* et qui paraît chez Plon, M. Gaspard Vallette a eu l'idée de réunir les impressions des grands écrivains français à Rome ; il a cherché dans les œuvres et dans la correspondance de Montaigne, de Rabelais, de Balzac, de Chateaubriand, de Veuillot, d'Ampère, de Goncourt, de Taine, de Renan, de Bourget, de Zola, d'Anatole France des pages sur Rome ; il y a joint des chapitres de Goethe, seul écrivain étranger admis dans cette compagnie française, et les « reflets de Rome » que nous laissent ces impressions d'origines et d'époques si diverses sont tout à fait curieux et suggestifs. Comme le souhaite l'auteur, nous ressentons à les regarder l'attrait mystérieux qui s'attache à la Ville.

M. André Maurel est trop jeune, et je l'en félicite, pour figurer dans cette anthologie romaine, ce sera pour le siècle prochain où l'on aura plaisir et profit à extraire certaines pages du volume qu'il vient de publier, sous le titre *Un Mois à Rome*, où il y a des notations charmantes, des impressions spontanées qui émeuvent par leur sincérité, « impression fraîche, naïve si l'on veut, du touriste de culture moyenne, peut-être, mais d'inspiration infinie dans sa complaisance, du touriste de bonne volonté, ému sans préméditation ».

Voici encore dans la Bibliothèque « les Meilleurs Auteurs classiques français et étrangers » une excellente édition du *Discours sur l'Histoire universelle* par Bossuet, précédé d'une substantielle notice bio-bibliographique sur Bossuet, « le génie le plus vaste de son siècle, l'oracle de l'Eglise de France et la plus importante figure du christianisme dans les temps modernes » ; un paradoxe plaquette où feu M. Pères, bibliothécaire de la ville d'Agen, nous explique *Comment qu'il Napoléon n'a jamais existé* ; un ravissant volume où La Mélangère continue les *Petits Mémoires de Paris* — rues et intérieurs — illustré d'exquises eaux-fortes de Henri Boutet ; *Réves épars*, sonnets posthumes de M. Edmond Maguier qui fut un poète délicat, et la *Montée*, une œuvre émouvante d'un poète disparu lui aussi : Olivier Calémar de la Fayette, mort il y a deux ans, en pleine jeunesse, comme les « poètes aimés des Dieux ».

Ph. Emmanuël Glaser.

**Erratum.** — Une erreur m'a fait attribuer au vicomte d'Adhémar une étude émanant sur « la Mère Marie du Sacré-Cœur », l'histoire d'une *Religieuse réformatrice*, qui est en réalité l'œuvre de la vicomtesse d'Adhémar.

**LES REVUES.** — Sommaire de la *Grande Revue* (numéro du 25 février). — Lysis, « Réponse aux Etablissements de crédit » (suite) ; Charles Humbert, sénateur, « Notre Marine : le Mal et le Remède » ; II ; Charles Chaumet, député, « Le Bilan de la marine » ; F. de Roberto, « L'Illusion » (première partie) ; Félix Le Dantec, « Impressions de Cour d'assises » ; commandant Pote, professeur à l'Ecole spéciale militaire, « Préparation morale au service militaire » ; L. Dumont-Wilden, « Histoire d'une génération ».

A travers la quinzaine :

Yves Scantrel, « Sur la Vie » ; Camille Vergnol, « La Réception de M. Richpin à l'Académie » ; J. Ernest-Charles, « La Vie littéraire » ; Jacques Coplan, « La Vie théâtrale » ; Pierre Baudin, ancien ministre, « La Politique ».

## SOLIDARITÉ

Une lettre de M. Emile Loubet

A une revue, les *Idées modernes*, qui vient de se fonder, M. Emile Loubet a adressé, sous forme de lettre, une page qui vaut d'être reproduite et méditée. L'ancien Président de la République y examine d'abord « la répercussion morale qu'a eue la catastrophe de Messine dans le monde civilisé ».

... La France entière a pris le deuil. Dans un élan unanime, elle a prouvé sa sympathie autrement que par des paroles. Sincère entre toutes a été l'émotion de la sœur française devant les épreuves de la sœur latine. Mais non moins sincère, non moins émue, fut la sympathie des autres peuples : celle des Russes, des Allemands, des Anglais, des Scandinaves, des Américains, comme de tous les Latins. L'Extrême-Orient lui-même a tressaillé de stupeur et de pitié devant cette provocation farouche des forces inconscientes de la nature à la justice et à la beauté. Les bons sentiments sont plus contagieux que les mauvais.

De cette épreuve sans précédent, retons d'abord un grand enseignement : chez tous les peuples, en dépit des motifs de conflit et des préjugés de race, il y a un sens réel de la solidarité. Si les passions les plus violentes les divisent et les déchirent ; si l'intérêt, l'ambition ou même des mobiles plus respectables les poussent à des luttes sanglantes, il faut bien reconnaître, pour l'honneur de l'humanité, qu'il y a aussi en elle des instincts de fraternité et de bienfaisance qui souvent la déterminent et l'entraînent.

Nous venons de saisir dans tout son éclat un de ces admirables mouvements. Et nous pouvons affirmer qu'ils deviendront de plus en plus fréquents, de plus en plus réfléchis, donnant ainsi raison à ceux qui prétendent que le progrès consiste à réaliser les idées d'assistance et de solidarité internationales, et le devoir des hommes d'Etat à en inspirer leurs projets et leurs actes.

Mais je veux dire ma pensée tout entière. Du point de vue où l'âge et l'expérience m'ont placé, l'indépendance et la franchise sont faciles ; peut-être voudra-t-on, à ce titre, me faire quelque crédit.

Un pareil mouvement de solidarité a été trop intense pour rester sans lendemain. Il s'est dégagé de ces concours de sympathies autour de l'Italie blessée des sentiments profonds que seule une politique superficielle pourrait méconnaître. L'idée du mal qui fait des ruines et celle de la bonté qui essaye de les relever sont deux idées indissolubles désormais dans l'opinion des peuples. Comment ces peuples, après avoir été si impressionnés à réparer les maux causés par

une telle catastrophe, auraient-ils maintenant le courage de préparer de leurs propres mains des désastres pires, puisqu'ils seraient volontaires ? Comment, après avoir été si prompts à s'entraider, pourraient-ils se disposer à s'entr'égorgés ? Leur conscience leur dit que la guerre déchaine sur les plus belles contrées des misères semblables à celles dont la Sicile nous offre le spectacle ; qu'elle est une force de destruction et de mort plus affreuse que celle de la nature, pour faire reculer la civilisation, car elle s'aggrave des préméditations de la politique et de l'intervention de la science...

Sans doute, l'Europe du vingtième siècle ne ressemble pas aux jardins d'Académus dont les promeneurs se livraient, dans une parfaite sérénité, à d'élégantes controverses philosophiques. L'après combat, pour la vie, la poussée grandissante des besoins économiques, la contradiction des intérêts, entretiennent longtemps, entre les nations des éléments de rivalité et de discorde. Qui le nierait ? Qui ne trouverait légitime, nécessaire, que chacun, en vue des surprises de l'avenir, se prépare, sans provocation, à défendre son honneur et sa liberté ? Mais il reste à savoir si l'intérêt et le vœu même de l'humanité civilisée ne commandent pas que ces causes de conflit armé soient de plus en plus réduites. Tous les désaccords n'engagent pas l'honneur et la liberté des adversaires. Et, par conséquent, toutes les discussions ne doivent pas tendre à une solution de violence. En développant les causes qui peuvent rapprocher les nations, en étendant de plus en plus la région où les discussions peuvent rester pacifiques, en cultivant et en propageant cet état d'esprit qui permet, par une intelligence plus haute de la politique, de substituer la conception de la civilisation et du devoir national à celle de l'ambition, de la rancune et de l'intérêt privé, les gouvernements se montreront dignes de leur mission.

Lorsque l'empereur Nicolas II adressait aux puissances, en 1898, la lettre qui sera l'honneur de son règne, son âme généreuse n'espérait pas réaliser du coup une organisation qui rendrait la guerre impossible. Mais il ouvrait une voie où, en hésitant d'abord, les puissances se sont enfin engagées. Dix ans se sont écoulés depuis l'ouverture de la conférence de La Haye, et déjà l'initiative du souverain russe a porté des fruits appréciables. Des traités généraux ont signé par des Etats qui, tout en réservant les questions qui touchent à l'honneur national, ont décidé de recourir à l'arbitrage pour résoudre leurs conflits d'intérêts.

La France s'est liée par des accords de cette nature avec l'Angleterre et l'Italie (1903), avec les Pays-Bas, la Suède, la Norvège, la Suisse (1904), avec le Danemark (1905), avec les Etats-Unis (1908). Hier même, elle a signé avec sa voisine de l'Est un traité qui, sans avoir un caractère aussi général, consacre une fois de plus ses préférences pour les discussions courtoises et les solutions pacifiques. Je désire pour elle et pour la civilisation dont elle se fait l'honneur d'être l'avant-courrière, qu'elle reste fidèle à cette politique et continue à donner le bon exemple.

Les relations entre les peuples tendent de plus en plus à créer un régime de justice et de raison, pour s'affranchir du régime de la force, dont les triomphes sont éphémères et les ruines déplorables. C'est, dans tous les pays, le vœu de l'opinion publique. La solidarité des peuples n'est pas un rêve à tirer des nuages de la théorie, mais un fait, une donnée d'observation. Elle s'est réalisée d'elle-même dans des circonstances graves ; et nous avons le droit de dire qu'elle est conforme aux tendances d'un instinct général. Elle peut donc se réaliser mieux encore, aidée par ceux qui jouent un rôle dans les affaires du monde. Puissent-ils diriger cet instinct, ne pas rester au-dessous de ces mouvements spontanés qui ont été la compensation d'un mal terrible et ouvrir leur esprit à la voix qui monte des régions profondes de l'humanité !

Emile LOUBET.

## UNE PROTESTATION

A tant de protestations déjà soulevées par le projet de réforme douanière dont la discussion commencera bientôt au Parlement, la Chambre de commerce de Paris a tenu à joindre la sienne ; et elle vient de le faire en termes à la fois modérés et excellents.

Cette protestation se présente sous la forme d'un rapport extrêmement intéressant rédigé, au nom de la commission des douanes et questions économiques et de la commission d'exportation, par M. Charles Legrand, adopté et converti en délibération par la Chambre de commerce de Paris, dans sa séance d'avant-hier.

En voici la conclusion :

La Chambre de commerce de Paris, Considérant que le temps matériel lui manque pour présenter en temps utile, avant l'ouverture des débats devant le Parlement, des avis suffisamment motivés sur chacune des propositions de la commission des douanes,

Tient à déclarer, dès maintenant : 1° Qu'elle ne fait aucune opposition à ce que la nomenclature du Tableau des droits d'entrée soit complétée par l'inscription nominative des articles nouveaux introduits, depuis 1892, dans le commerce international, sous l'influence des découvertes scientifiques ou des progrès de l'industrie et de l'agriculture ;

2° Qu'elle n'est pas opposée à ce que les spécialisations nécessaires soient créées, conformément à la pratique nouvelle adoptée par les pays étrangers, dans les numéros du tarif réunissant, sous une rubrique générale, des objets divers par leur valeur, distincts par le mode de fabrication et différents par l'importance de la main-d'œuvre incorporée dans leur production, à la condition cependant que ces spécialisations ne servent pas de prétexte à des majorations de taxes déguisées.

Mais comme ces retouches, peu importantes et peu nombreuses, sont de simples mises au point qui ne justifient pas une retouche complète du tarif annexé à la loi douanière de 1892, elle proteste énergiquement contre la révision générale, avec majoration de taxes, de notre tarif douanier, dont la nécessité ne s'imposait en rien à l'intérêt général, et dont les conséquences préjudiciables à l'ensemble de nos nationaux seraient certainement funestes à l'expansion du pays au dehors.

Nous reviendrons sur ce rapport, l'un des plus instructifs à coup sûr qui aient été publiés sur la question.

En B.

## LA JOURNÉE

**Cours et conférences.** Ecole des hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne : M. Moles, les Origines alexandines du christianisme (4 h. 1/4). — M. Ph. Virey : « De la Naturalisation des indigènes » (5 h. 1/2). — M. de Hevesy : « Les Arts au quinzième siècle en Hongrie » (5 h. 1/2).

Institut catholique de Paris, 74, rue de Vaugirard : M. Hemmer : « Les Premiers Martyrs » (2 h. 1/2). — M. Dimier : « Watteau et Teniers » (3 h. 1/4). — M. Ph. Virey : « Religion des anciens Egyptiens » (5 h. 1/4). — M. Lugon : « La Conception évangélique du travail » (8 h. 1/2).

Ecole de la Pensée, 4, rue Mizon : M. Joseph Peladan : « La Pensée féminine » (4 heures).

M. A. Hanon : « Le Théâtre de Bernard Shaw » (Sorbonne, amphithéâtre Michelet, 10 h. 1/2 du matin). — M. Noblesmaire : « La Presse catholique dans le monde contemporain » (Gordex du Luxembourg, 48, rue du Luxembourg, 3 heures). — M. J. Trarieux : « Le Prêtre dans le roman contemporain » (au « Chantier », 199, rue de Bercy, 8 h. 1/2). — M. Thibaut Gaurier : « La Région d'Ossan », avec projections (salle de la Société de géographie, 184, boulevard Saint-Germain, 8 h. 3/4 du soir).

Société des conférences, 184, boulevard Saint-Germain : M. Jules Lemaître : « Mme Récamier » (2 h. 1/2).

Réunion : Première séance du congrès permanent : Féminisme international, 49, rue La Fayette, 8 h. 1/2 du soir.

Banquet : Banquet de l'Association des industriels de France contre les accidents du travail, sous la présidence de M. Viviani, ministre du commerce (Palais d'Orsay).

## Informations

**Le syndicat de la Presse coloniale française** a donné son banquet annuel hier soir. Plus de 350 convives assistaient à cette solennité, qui a eu cette année un éclat exceptionnel et à laquelle M. Millies-Lacroix, ministre des colonies, a présidé.

Au dessert, M. Victor Tannay, vice-président du syndicat de la Presse coloniale, a pris la parole.

Le ministre des colonies a prononcé enfin un discours très applaudi.

**Aux Ecoles Berlitz.** — La conférence qui a eu lieu hier jeudi, à la Salle Berlitz, et qui avait pour titre : « English humour in pen and pencil », a été, pour ceux qui ne connaissent pas à fond l'Angleterre et les Anglais, une révélation.

On se représente souvent les Anglais comme un peuple sérieux, uniquement occupé d'affaires et ne riant jamais ; les Français seuls ont le monopole de la gaieté intelligente et de l'esprit frondeur. M. A. Croxton a présenté à son public l'Angleterre artiste et humoriste ; il a réussi à faire comprendre l'« humour », qui diffère de notre « esprit » comme autant que l'anglais diffère du français.

Les meilleures caricatures du *Punch* ont défilé en projections lumineuses dans le fond de la salle, expliquées, analysées, commentées par la parole incisive de M. Croxton.

Et ce n'était pas le moindre charme de cette conférence que cette revue des grands humoristes du *Punch* par cet autre humoriste qu'est M. A. Croxton.

**Une renommée parisienne.** — Le nom de Léprieux, le célèbre barbillon du 21, boulevard Montmartre, est de ceux que nul vrai Parisien ne saurait ignorer. Ses « salons », où toutes les notabilités parisiennes ont défilé sous le rasoir des « artistes » les plus experts, ont été le théâtre de fréquentes chahutes, jour suivant une aimable tradition, jouissent d'une vogue qui ne fait que s'accroître d'année en année avec le nombre de leurs fidèles.

## Rencontre de trains

Trois morts, treize blessés

Avignon-sur-Helpe, 25 février.

Le train de Calais-Cologne, marchant à une vitesse de 80 kilomètres à l'heure, s'est jeté, à la gare de Recquignies, sur un train de marchandises venant de Charleroi. Le conducteur de l'express a été tué sur le coup. Il appartenait au dépôt de Lille.

Le mécanicien de l'express, appartenant au dépôt d'Aulnoye, a eu les deux jambes brisées et est mort peu après. Un agent du service des travaux a été tué. Le mécanicien du train de Charleroi, ainsi que le chauffeur sont blessés.

Un voyageur, M. Jules Lemoine, de Lobbes, a les deux jambes brisées ; on a dû lui faire l'amputation.

Il y a dix autres blessés parmi les voyageurs.

On ne sait pas encore comment cette rencontre a pu se produire. — Ch.

## Nouvelles Diverses

LE DRAME DE L'IMPASSE ROBIN

M. André s'est occupé hier de l'affaire des légistes disparus lors de leur location au théâtre hébreu. Il voudrait savoir si Mme Steinhil n'a pas eu connaissance de cette disparition, ce qui lui aurait permis d'inventer l'histoire qu'elle a racontée.

La caissière de M. Guilbert, costumier, Mlle Georgette Raffet, dit-on, avait inscrit trois lettres sur le livre des sorties. Le garçon livreur, M. Riechel, affirme n'en avoir livré que deux. On ne sait donc même pas s'il en a disparu deux ou trois. On sait moins encore si Mme Steinhil a été informée de la perte. En résumé, cette journée a peu fait avancer l'instruction.

UN TRAIN HEURTÉ UN BUIR

Un accident qui fort heureusement n'a pas eu de graves conséquences s'est produit hier à 8 h. 50, à la gare Saint-Lazare. Le train 508 venant de Mantes a heurté en entrant au gare le buir de la voie 18 et le choc a été tellement violent que plusieurs voyageurs qui se trouvaient déjà sur le quai prêts à descendre sont tombés en se faisant des contusions multiples.

Les blessés, au nombre de six, ont reçu les soins que comporte leur état et ont été rammenés à leur domicile. Ce sont : M. Bouvier, ingénieur, à Argenteuil, contusions à la tempe droite ; M. Delaunay, à Argenteuil, blessure derrière la tête ; Mme Valentine Laboury, à Argenteuil, plaie au front et dents cassées ; Mlle Lapigne, à Argenteuil, contusions multiples ; Mme Jovy, à Argenteuil, douleurs à la tête ; Mme Alice Krakania, 64, rue Tiquetonne, plaies aux mains.

Il résulte de l'enquête que l'accident n'est pas imputable au personnel. Le train était entré en gare à une allure très ralentie, mais les freins fonctionnaient mal et les roues glissaient sur les rails.

CHUTE D'UN BALCON

Un bloc de pierre de taille pesant plus de 400 kilos s'est détaché hier matin, à dix heures, d'un balcon du quatrième étage, au

Grand-Hôtel, et est tombé sur le trottoir du boulevard des Capucines après avoir brisé une banne et plusieurs tables à la terrasse du café de la Paix.

Il n'y avait fort heureusement personne à l'extérieur du café au moment de l'accident. L'architecte de la préfecture de police a ouvert une enquête sur les causes de cet accident, qui est attribué, jusqu'à plus ample informé, à la trop grande hauteur des travaux du Métropolitain.

EST-CE UN COMPLICE ?

Nous avons dit hier qu'on avait arrêté à Billancourt un nommé Bonsang, l'assassin présumé du charretier Gibault, à la Queue-en-Brie, et que cet individu avait été mis à la disposition de M. Regismanset, juge d'instruction à Corbeil.

Hier matin, à l'angle du quai de Javel, près du viaduc du chemin de fer de ceinture, M. Vegne, gravier, 20, rue du Point-du-jour, à Billancourt, qui à Bonsang avait voulu vendre les cinq chevaux et la charrette que conduisait Gibault, a été accosté par un individu qui lui a crié :

« C'est toi qui as dénoncé Bonsang, mais on te signera ! »

L'individu a ensuite pris la fuite.

INCENDIES

Un incendie s'est déclaré hier matin, 8, avenue Montaigne, chez M. le docteur Labadie-Lagrave. Les pompiers de la rue Malar se sont rendus maîtres du feu au bout d'une heure.

Le feu a éclaté vers midi, 11, rue de la Butte-aux-Cailles, dans la chambre d'une dame Ding, âgée de soixante-deux ans. Surprise par les flammes, Mme Ding a eu les bras et les jambes carbonisées. Elle a été transportée mourante à l'hôpital Cochin.

Jean de Paris.



## CONTE D'APRÈS DINER

Il y avait ces temps derniers, à Ronchamp, charmante localité de la Haute-Saône, un papa qui se désolait. M. Emile Chaon, qui habite la rue du Tramway, il se désolait parce que sa mignonne fille, Mlle Marie, âgée de 15 ans, souffrait beaucoup de l'estomac et d'une grande anémie. Elle ne mangeait presque plus, ne tirait aucun profit de ce peu de nourriture et déprimait tous les jours. M. Chaon a eu la bonne inspiration de faire prendre à sa jeune fille quelques boîtes de pilules Pink et ces bonnes pilules ont rendu à son enfant, des forces, de l'appétit, de bonnes digestions, une mine excellente. Cela ressort clairement d'une lettre qu'il nous a adressée tout récemment. Les pilules Pink, rappelez-le-vous bien, repèrent les mauvais estomacs, font bien digérer.

Nous rappelons aux lecteurs qui souffrent de l'estomac les bienfaits des pilules Pink et nous leur rappelons aussi l'apophore de Brillat-Savarin. « Le plaisir de la table est de toutes les conditions, de tous les pays, et de tous les jours ; il peut s'associer à tous les autres plaisirs et reste le dernier pour nous consoler de leur perte. » Les pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt, Pharmacie Gablin, 33, rue Balby, Paris. Trois francs cinquante la boîte, dix-sept francs cinquante les six boîtes, franco.

## TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Le froid

Montpellier. — La nuit dernière, le thermomètre est descendu à 10 degrés au-dessous de zéro.

L'étang de Thau est complètement glacé aux abords de Meau, de Bouzigues et Balaruc, et dans toute la partie qui va de Cette aux usines.

Aubenas. — Le froid est très vif dans toute la région. Le thermomètre est descendu à 12 degrés au-dessous de zéro.

L'Ardeche est gelée, fait qui ne s'est pas produit de tout l'hiver.

Remiremont. — Le froid est intense depuis hier ; le thermomètre marque 15 degrés au-dessous de zéro.

Disparition d'un fonctionnaire

Neufchâtel-en-Bray. — M. Levailant, receveur de l'enregistrement à Blangy-sur-Bresle, est parti le 12 février pour la Bretagne. Il n'est pas revenu et à l'endroit où il se rendait, on ne l'a pas vu. Sa comptabilité est en ordre et sa caisse intacte. On redoute un crime.

Les soldats tués au Maroc

Perpignan. — Le paquebot postal *André* est arrivé à Port-Vendres, venant d'Oran, et ayant à bord les restes des soldats Duranton, du 17<sup>e</sup> escadron du train, et Nestor, de la compagnie saharienne, tous pendant l'expédition du Maroc. Les honneurs militaires ont été rendus.

Les déserteurs d'Aïn-el-Hadjir

Oran. — Vingt-six des légionnaires d'Aïn-el-Hadjir qui, le 14 décembre dernier, firent rétrograder un train sur la ligne d'Oran à Colomb-Béchar, passeront devant le Conseil de guerre les 8 et 9 mars prochains ; parmi eux se trouve le pseudo-lieutenant qui avait pris le commandement des mutins.

Suicide d'un soldat

Nancy. — Le caporal-clairon Edouard Charner, du 68<sup>e</sup> de ligne, rentrant après trois jours d'absence illégale, s'est suicidé dans sa chambre avec son revolver d'ordonnance. Alsacien-Lorrain, Charner sortait de la légion étrangère et comptait quinze ans de services.

Bandits masqués

Toulon. — Trois individus masqués, armés de fusils, ont attaqué un berger nommé Vergon, qui habite près du village de Sigues, une maisonnette au milieu des bois. Ils l'ont ligoté et après lui avoir enlevé une somme de plus de 10.000 francs, fruit de ses économies, qu'il portait sur lui, ils l'ont laissé presque mort de frayeur et de froid.

Un individu soupçonné d'être l'un des bandits a été arrêté et écroué à Toulon.

Argus.

## AVIS DIVERS

ECLAT ÉBOUSSANT DES YEUX par la *Sève* *sourcilienne* qui brunit, épaissit cils et sourcils. *Parf. Nino*, 31, r. du 4-Septembre.

SINOP à l'Académie phonétique du Doct. DÉCLAT, contre Grippe, toux, Rhumes, Influenza, etc.

## L'agitation autour de l'Opéra

M. Gaston Calmette a reçu la lettre suivante d'un des abonnés de l'Opéra les mieux renseignés sur les questions dont se préoccupent en ce moment les commanditaires de notre grande scène lyrique :

Monsieur le Directeur du *Figaro*,

On s'agit de nouveau autour de l'Opéra ; la presse, le ministère, la Chambre,



Gasty-Lilliane, Mmes Guizy, Dora Gregg, Mme Téry, Lilliane Margyl, Mmes Tony.

#### Ce soir :

A la Renaissance, à 8 h. 3/4, répétition générale de *Les Femmes de Paris*, de M. Georges Courteline et Pierre Wolff, et du *Jeune Pommier*, drame en trois actes d'Erckmann-Chatrian.

La direction prie instamment ses invités de vouloir bien arriver à l'heure juste, car on commencera très exactement à 8 h. 3/4, par la pièce de MM. G. Courteline et P. Wolff.

— A l'Opéra, à 8 heures, *Manon* (Mlle Hatto, M. Murator, A. Gresse, Marcoux, Delpeyrou, Nansen), *Joconde* (Mlle Zambelli).

— A la Comédie-Française, à 8 heures très précises, pour le 107<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Victor Hugo, *Hernani*. Distribution :

Donna Sol Mmes S.-Weber  
Donna Joseph Thérèse Kolb  
Un page Faylis  
Le marquis Lharbay  
Ternani MM. Mounet-Sully  
Ruy Gomez Silvain  
Don Carlos Le Bargy  
Un montagnard Joliet  
Duc de Galla Falconier  
Duc de Bavière Hamel  
Don Sanchez Charles Esquier  
Don Ricardo Desnoes  
Don Mathias Grandval  
Lutzelbourg Gary  
Don Francisco Jacques Guilhem  
Don Garcia Georges Le Roy

MM. Gaudy, Decard, H. Vaudry.

Après la cinquième acte, le *Couronnement* (Mmes Lara, S.-Weber).

— A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/4, *Manon*.

— A l'Odéon, à 8 h. 3/4, les *Grands* (Mmes Lutz, Taillade, Grunbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chambreuil).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *Le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricoy, Simon, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier).

— A 11 heures, au 3<sup>e</sup> acte, la *Réception* officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chaplains, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaîté), à 8 h. 1/2, *Lokné*, avec les concours des artistes de l'Opéra-Comique (Mmes Korsoff, Fayolle, Ganter, Gonzales, Vilette, MM. Dufrière, Dupuy, Katchenovsky, Dousset).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *Trains de luxe* (Mmes Réjane, Marie Magnier, Yvonne de Bray, Delphine Rott, Dymoz, MM. Signoret, Tréville, Puyglatte, Elie Fèvre, Bosman).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *Feu la mère de Madame* (Mlle Armande Cassive, Chalon, M. Harry Baur), *Le Poulain* (Mlle Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette Margel, Mlle Berthe Legrand, Mlle Marie Calvill, MM. Pierre Magnier, Henry Burget, Bouchez et Keller). On commencera par *La Comédie* (Mlle Depallin, Deslys, MM. Brunière et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, *Chassé-Croisé* (Mlle Mériand, MM. Jalabert, Hobert), *Le Médecin du cœur* (Mlle Marguerite Brétil, Diane Hamond, Anny Perrey, MM. Carpentier, Orsy), *Où l'on ne peut pas aller* (Mlle Thérèse Cernay, Spinnely, Debrennes, MM. Berthe, Prad, Darley, Orsy).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *Un Concert chez les fous*, *Gudule*, *Chez Agathe*, *Justice est faite*, *Le Puits*, etc.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures, *Le Chapeau de paille*, *Les Femmes de Paris*, *Les Capucines* (Mlle Colette Willy), *Tout va bien*, *Chaque jour*, *Le Puits* (Mlle Alice Bonheur).

— Au Théâtre populaire de Belleville (8, rue de Belleville), à 8 h. 1/2, et pendant toute une semaine, *Pour la couronne*, avec M. Léon Segond.

Mme Marguerite Carré est grippée, et l'Opéra-Comique change son spectacle de ce soir. Au lieu de *Sapho*, on donnera *Manon*, interprétée par Mlle Geneviève Vix, MM. Salignac, Allard et Delvoey.

Le théâtre Molière reprend ce soir les *Baudits de Paris*, drame en cinq actes et sept tableaux déjà représenté à ce théâtre avec un vif succès.

Ce drame, dont l'auteur est notre distingué confrère, M. Théodore Henry, fut créé au théâtre de la République. Il a été joué sur plus de cinquante scènes de province et de l'étranger où il a toujours brillamment réussi.

Avec des émotions violentes, on y trouve un comique gouailleur et cynique qui rappelle Robert Macaire.

*Bismarck et Barnabé* atteindra ce soir, au théâtre Cluny, sa 150<sup>e</sup> représentation.

Ce soir aura lieu, à huit heures et demie, salle Mustel, la seconde lecture publique de *Lamartine*, le drame en vers de M. Jules Prinet, avec les concours de Mlle Renée Monnet et MM. Jean-Louis Teste et Henry Perrin, de l'Odéon.

Cette lecture sera précédée d'une causerie de M. Paul-Hyacinthe Lévoy et suivie d'une audition d'orgues par M. Alphonse Mustel.

Hier : M. Messager devait être entendu, hier, au Palais-Bourbon, par une délégation du groupe parlementaire de l'art. Il est venu à l'Assemblée, mais, en fin de séance, a décidé de ne pas assister au débat.

Le comité d'administration de la Comédie-Française s'est réuni hier, à l'issue de la matinée. A l'ordre du jour étaient inscrites diverses affaires d'ordre intérieur : une lettre de M. Le Bargy les a fait renvoyer à une séance ultérieure. Dans cette lettre, M. Le Bargy demandait au comité d'administration de l'autoriser à aller jouer *Chatterley* à la Comédie-Française. Une longue discussion a eu lieu. Lecture a été faite d'une lettre d'Emile Augier demandant à la Comédie de lui prêter Gô pour aller créer la *Contagion* à l'Odéon : on a rappelé le refus de la Comédie et l'obligation qu'il était trouvé le gouvernement impérial de passer outre à la décision du comité.

Un secrétaire a rappelé que, dernièrement, lorsque M. Mounet-Sully avait demandé l'autorisation d'aller jouer la *Vielleuse de don Juan*, à l'Odéon, M. Le Bargy avait été un de ceux qui s'étaient prononcés contre l'autorisation que demandait à ses camarades l'émiment doyen de la Comédie-Française.

Le comité, en fin de séance, a décidé de ne pas accorder à M. Le Bargy l'autorisation qu'il sollicitait.

On prêtait, dans la soirée, à M. Le Bargy, l'intention de donner sa démission.

L'Ambigu a fait relâche, hier encore. Les relâches se poursuivront jusqu'à l'installation de la direction nouvelle. Quelle sera cette direction ? Nous disions hier que trois directeurs parisiens étaient sur les rangs et que selon toutes vraisemblances les directions de l'Ambigu et d'un théâtre voisin allaient être réunies. La situation n'a pas changé aujourd'hui. Il y a tout lieu de croire que MM. Herz et Jean Coquelin, directeurs de la Porte-Saint-Martin, auront, ce soir, comme d'habitude, le droit au bail de l'Ambigu.

Ce droit au bail appartenait à Mme Cantin. MM. Vercken et Djondonné, ses représentants, ont eu à examiner également des propositions d'achat faites par M. André Antoine, directeur de l'Odéon.

MM. Herz et Jean Coquelin se sont enten-

dus en principe avec Mme Cantin : il n'y aurait plus, nous dit-on, que les signatures à échanger ; cette formalité aurait lieu aujourd'hui ou demain. Les nouveaux directeurs prendraient possession immédiatement du théâtre, et un de leurs premiers actes serait une reprise de *L'Assommoir*, avec M. Jean Coquelin dans le rôle de Coupeau.

L'excellente troupe d'opéra qu'a su réunir au Théâtre-Lyrique M. Félix Lagrange donnait hier *Roland à Roncevaux*, de Mermel, qui, comme Berlioz et Charpentier, fit le livret et composa la musique de son opéra. L'interprétation était parfaite, avec M. de Lérich, remarquable dans le rôle de Roland ; Mlle Jeanne Morlet, de premier ordre et chaleureusement applaudie à chacune de ses apparitions devant le public ; MM. Gilles, Cargue, Lapellethier, José Théry et Mlle Saint-Germier.

L'orchestre, dirigé par M. Cherubini, et les ballets, réglés par Mlle Birel, ont contribué pour une bonne part au succès de la soirée.

M. Lagrange, toujours infatigable, nous promet très prochainement la *Phryné* de M. Saint-Saëns.

#### Demain :

La matinée extraordinaire organisée par l'Association des directeurs de théâtre de Paris pour les sinistrés de la Sicile et de la Calabre aura lieu demain samedi, à une heure et demie, au Châtelet. Cette matinée s'annonce comme un magnifique succès. Les dernières places mises en location au Vaudeville et au Châtelet s'enlèvent rapidement.

Le programme présentera un attrait de choix, tant par sa composition que par les noms des artistes qui prêteront leur concours. Dans la *Revue des théâtres*, Mlle Mathieu-Lutz paraîtra dans le rôle d'une madame qu'elle a acceptée de jouer pour remplacer Mme Marguerite Carré souffrante.

Mlle Nelly Martyl, la délicieuse artiste, chantera le rôle de la Nègre, enfin Mlle Liard, l'ingénue de la Comédie-Française, interprétera le rôle de la Petite Note émue.

Les obsèques de Mme Pascaline (Irène Maza) seront célébrées, demain, à dix heures très précises, en l'église Saint-Ferdinand des Termes. Le corps a été ramené hier de l'hôpital Beaujon au domicile de la malheureuse artiste, 10, rue Denis-Poisson.

#### Au jour le jour :

Lundi prochain 4<sup>e</sup> mars aura lieu, sous la présidence de M. le préfet de la Seine, l'inauguration du buste de Paul Meurice dans la « Maison de Victor Hugo ».

A ce sujet, la Comédie-Française a communiqué la note suivante :

La cérémonie devait avoir lieu le 5 février, date anniversaire de la naissance de Paul Meurice. Elle a été reportée au 4<sup>e</sup> mars, en raison de la maladie de Meurice et de la vacance du soir de la Comédie-Française.

M. Albert Carré a fixé comme il suit les dates de la représentation devant le public de *Solange*, à l'Opéra-Comique :

Lundi, dans l'après-midi, répétition générale ; mercredi, première représentation.

*Phlénon* et *Baudis* (avec Mlle Berthe Mendès, MM. Cazenave, Guillaumet, Belhomme) et *Contagion* (avec Mlle Geneviève Vix, MM. Nuibo, Vauris et Mlle Geneviève Vix) feront l'affiche de la représentation populaire de lundi (à prix réduits avec location).

L'Opéra-Comique donnera après-demain, en matinée, *Le Puits* et *Les Femmes de Paris*, de M. Jules Prinet, et *Le Puits*, de M. Jules Prinet, et *Le Puits*, de M. Jules Prinet.

Un léger enrouement de Mlle Alice Raveau est la cause de ce changement d'affiche.

L'Aiglon, interprété par Mme Sarah Bernhardt, a fait réaliser en quatre jours, au théâtre Sarah-Bernhardt, la somme de 55.000 francs.

Troisième matinée, dimanche prochain.

Les actionnaires de la Société anonyme du théâtre Réjane ont convoqués un assemblée générale ordinaire pour ce matin, à onze heures, au siège social, 45, rue Blanche.

A l'ordre du jour :

Rapports du conseil d'administration et du commissaire.

Approbation du bilan et des comptes.

Attributions aux administrateurs.

Nomination du commissaire.

La direction du Gymnase demande de jeunes et jolies femmes pour des petits rôles et les chœurs de la *Veuve joyeuse*. Les intéressées peuvent s'adresser lundi et mardi, de quatre heures à six heures, au théâtre du Gymnase, à M. le régisseur général du théâtre.

Mlle Cassive donnera ce soir une de ses trois dernières représentations dans *Feu la mère de Madame*, au théâtre Michel. Dimanche soir elle jouera, l'étourdissante pièce de M. Georges Feydeau, pour la dernière fois sans nouvelles possibilités de succès retentissants.

*Le Poulain*, le gros succès de M. Tristan Bernard, continue sa belle carrière, à la grande joie du public qui remplit chaque soir la jolie salle du théâtre Michel.

Demain, à 3 h. 1/2, matinée au théâtre Michel : *Les Juifs au théâtre*, causerie de M. René de Chavagnac, avec les concours de Mmes Hégeler, L. Sane, Vera Sergine, Marie Wolff, de MM. de Max, Gémier, Burget, Dalleu, Marchal, Jehan Adès.

Vernique continue à faire sa belle comédie aux Folies-Dramatiques. L'œuvre exquise de M. André Messager est applaudie avec enthousiasme tous les soirs.

M. Henri Caen, directeur de la Comédie-Royale, a reçu une comédie en un acte — qu'on dit remarquable — de MM. Jean-José Frappa et Méry-Picard. Titre : *Une enquette*.

Ce soir, à huit heures et demie très précises, au théâtre Fémina, 90, avenue des Champs-Élysées, deuxième grande soirée de gala au profit des artistes sinistrés de la Sicile et de la Calabre, organisée par le Nouveau Théâtre Indépendant. Le spectacle complètement inédit comprendra : *Le Calvaire*, drame en un acte de MM. Paul de Martiny et Camille A. Traversi ; *Le Miroir*, comédie en trois actes de MM. Louis Buret et Jean Conti ; M. Albert Lambert dans des poésies et monologues. Danses grecques, réglées par Mme Cernusco, musique de J. Toutain-Grün ; *La Jouvence de fille*, la Danse à l'ameau, dansées par Mlle Yvonne Lacroix, accompagnées par M. Lefebvre et l'auteur. Orchestre Symphonie sous la direction de M. Bataillon-Grün, chantés par Mme Bureau-Berthelot.

M. Paul Abram et M. Jacques Ploque viennent de terminer une adaptation en trois actes de la *Pièce de Balzac*.

Devant le succès chaque jour plus accru de la *Marquise*, la direction du théâtre

des Arts a fait distribuer en double tous les rôles de la pièce.

Quoique nombre de Parisiens aient émigré vers les pays du soleil, la vie mondaine n'en est pas moins très brillante à Paris en ce moment. Diners, bals, soirées se succèdent, et les noms les plus aristocratiques se retrouvent dans les comptes rendus de ces fêtes.

Comme ces personnalités constituent, pour la plupart, la clientèle du théâtre des Capucines, il est tout naturel que cet élégant théâtre présente, tous les soirs, un aspect aussi animé qu'aux plus beaux jours de la « saison » parisienne. Cette vogue s'explique d'ailleurs par le très grand succès du *Médicament du cœur*, la fine comédie de M. Michel Provins, et de *Où qu'il va* ! l'amusante revue de Rip.

Le 12<sup>e</sup> dîner des « Mille Regrets » aura lieu lundi 1<sup>er</sup> mars, à sept heures et demie, en café Cardinal, sous la présidence de M. Frantz-Jourdain, membre honoraire.

Mlle Suzanne Demay vient d'avoir la douleur de perdre son père, M. Gaston Schmid, ingénieur civil.

Les obsèques auront lieu demain samedi, à dix heures très précises, en l'église Notre-Dame de Paris.

On se réunira, rue de la Cité, à l'Hôtel-Dieu.

Le *Passé-Préfut* va partir en tournée d'ici deux jours. Les principaux rôles de la jolie pièce de M. Georges Thurner seront tenus par Mlle Andrée Méry qui, nous dit-on, sera parfaite, et M. Henry Beaulieu, excellent aussi dans le rôle créé par M. Dénery.

M. Charles Baret a engagé M. Simon Max pour le rôle du banquier Brézin, pour la mise en scène et pour la régie générale. La mise en scène de M. Simon Max a été jugée excellente par l'auteur, M. Georges Thurner.

Mlle Maroussia Destroff partira demain pour Bruxelles. Elle y doit donner, à l'Olympia, une série de représentations du *Poulain*, le gros succès du théâtre Michel, à Paris, et le gros succès aussi de la Scala, à Lyon.

Serge Basset.

## SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, à 5 heures : « L'étudiant russe », conférence par M. Lucien Descaves. (Scène des Oiseaux de passage, jouée par Mlle Mellot et Van Doren).

— De 6 à 8 heures, « Five o'clock attraction », au 1<sup>er</sup> étage du Café Américain, 4, boulevard des Capucines. Entrée par l'escalier de marbre.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4, précises, la *Revue des Folies-Bergère*, revue franco-anglaise de M. P.-L. Flars ; 23 tableaux, 800 costumes (Miss Campton, Marthe Lenclud, Clara Faurens, Claudius, Pougault, Maurel, Morton, etc., Marie Marville). La Première Entente cordiale. Les Châteaux de la Loire.

— A l'Olympia, les *Danses d'ombres et de lumières*, tableaux, débuts d'Alexia et son Conte fantastique ; *Une Heure de rêve*, Tankari et la troupe impériale de Chine ; *Fantasia-ballet*, etc.

— A la Scala, à 8 h. 1/2, *Béguin de Roi*, opérette (Polin, Solbac, Max-Morel, Roivres, Fréjol, Lejal, Bruel, Evelyne Janney, Lucy Mürger, Boecaris, J. Bernal, L. Darlen, Lilia Declos, etc., etc.).

— Au Moulin-Rouge, *En l'air, messieurs*, revue en 3 actes et 20 tableaux, de MM. H. Morau et Ch. Quinel (MM. Dambrine, Nemo, Ranaud, Dantes, Goulet, Lissac, Mère, Leberg, A. Gillet, L. d'Alba, Elynné, etc.).

— A l'Apollon, *Séduction rouge* : Au temps des aéroplanes ; Dona ; la mystérieuse Blanche de Pannac et 15 attractions.

— Au Nouveau-Cirque, le *Plus beau Hussard de France*, opérette acrobatique, équestre et nautique. Attractions sensationnelles.

— A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (tél. 587.48), direction Bonnard-Bles, à 9 h. 1/2 : D. Bonnard, Numa Bles, Balthe, P. Weil, Chanton, A. Stanislas, dans leurs œuvres. *L'Épopée*, de Caran d'Ache, présentée par D. Bonnard. *ICI l'un tance*, revue en un acte, jouée par Lucy Pezet, G. Chanton, A. Lauff, E. Deary, Numa Bles, etc.

— Salle Charras, 9 heures, « Cinéma d'art » : la Tosca, jouée par Le Bargy et Sorel ; *De Dumas à Méline* ; *Visions d'Orient* (en couleurs) ; Danses espagnoles, etc. Matinées jeudi, dimanche et fêtes.

— Au « Diable au Corps », la *Revue joyeuse*.

L'Olympia et la question d'Orient.

Aux heures où surgissent à l'horizon politique des nuages que la diplomatie européenne trouvait menaçants, le jour du mardi gras, loin du conflit austro-serbe, un homme arrivait à l'Olympia, le chapeau sur l'oreille, c'était M. Clemenceau. Et à l'heure de vivre, cette heure désolante, aux exercices de la troupe chinoise, aux chants de Borella, au « Conte fantastique », d'Alexia, aux « Danses d'ombres et de lumières », M. « le Premier » s'amusa follement — comme il ne s'amuse pas, d'habitude, deux fois l'an — loin du bal politique.

La « Paraguay » si lestement enlevée tous les soirs à la Scala dans *Béguin de Roi* par la jolie Lucy Mürger n'est pas un des moindres attraits de l'opérette si parisienne de MM. de Marsan et Léon Nouriss.

Une troupe de premier ordre entoure cette grande vedette : Polin, roi des comiques. C'est Solbac ! Max-Morel ! Fréjol ! Lejal, Bruel... Jane Bernal à l'admirable voix, Evelyne Janney si parisienne, Lilia Declos et une armée de jolies femmes à la tête desquelles : Moret, Tommy, la piquante Trilby, etc. C'est à la Scala que se retrouve le Tout-Paris au retour de Nice !

A Parisiana, dernières de la *Poudre d'es-compette*.

Les répétitions d'ensemble de la *Veuve joyeuse* marchent bon train, et Landolfi redouble d'activité afin que tout soit prêt le 3 mars.

C'est Mlle Hélène Goudy qui créera le principal rôle de la *Veuve joyeuse*, l'opérette « essentiellement française » de Parisiana nous réserve bien d'autres surprises garébales.

Ce soir, au Concert-Européen, première représentation de *Cocorico*, revue chancelaires en neuf tableaux, de MM. Georges Grison, Etienne Sureau et Henry Magog. Comédière, Mlle Suzanne Star ; compère, M. H. Vorins, et toute la troupe, conduite par l'infatigable et désopilante Jeanne Bloch.

Rappelons que c'est dimanche prochain qu'auront lieu, en matinée et soirée, les deux dernières représentations de la centenaire revue de la Cigale, *Où ma chère* !.

Ensuite, après quelques jours de relâche nécessaires par l'importance de la mise en scène, sera donnée, dans les premiers jours de mars, la première de *Vas-y, mon prince* !, la fantaisie à grand spectacle de MM. Henry de Gorsse et Georges Nanteuil, dont les deux

principaux rôles seront joués par la divette Mealy et Mlle Jane Alou, dont on connaît le talent gracieux et original.

Gros succès hier soir, à la « Boîte à Fursy », pour Lyse Bert, qui souleva, comme de coutume, l'enthousiasme des spectateurs en interprétant sa mono-revue : *Allo ! je cause*...

## COURRIER MUSICAL

Aux Concerts-Colonne.

Rappelons que le célèbre pianiste Rosenthal donnera une audition unique au Châtelet, dimanche prochain, étant appelé aussitôt après en Angleterre pour une série de concerts.

Joseph Sliwinsky, le célèbre continuatur de Rubinstein, se fera entendre le mardi 2 mars, à la Société Philharmonique, salle Gaveau, 45, rue La Boétie, à neuf heures du soir, dans un magnifique programme d'œuvres de Chopin dont il est l'interprète inégalable. Mme Faliero-Dalozzo, l'excellente cantatrice si appréciée déjà du public parisien, prêtera son concours à cette séance.

Concert Selma Kurz. Par suite d'une erreur, les billets pour la matinée de la célèbre cantatrice Selma Kurz (vendredi 12 mars) portant huit heures et demie, c'est à trois heures et demie que commencera le concert. Les billets achetés dans l'intention d'une soirée seront remboursés au théâtre du Châtelet et chez Durand et fils.

Dimanche prochain, 26 février, à deux heures, en l'église de la Sorbonne, *Judas Macabée*, de Handel. Les solistes seront chantés par : Mme Jenny Passama, de l'Opéra ; Eleonore Blanc, MM. B. Piamondin, Chambon, de l'Opéra, sous la direction de Paul de Saunier.

M. Armand Ferté, le distingué fondateur des Concerts symphoniques de Grenoble et le plus brillant, vient d'être nommé officier d'instruction publique.

Alfred Dellia.

## LA VIE ARTISTIQUE

I. Pastels et dessins rue Volney

Une seconde exposition a lieu depuis quelques années au cercle Volney, après le Salon habituel. Elle est consacrée aux dessins originaux et aux pastels, et l'on peut constater que, d'année en année, les artistes ont à cœur d'y envoyer des œuvres de plus en plus précieuses.

Cette fois, notre collaborateur et ami Abel Faivre, montre une de ces exquises petites « bonnes femmes » si gentilles, si élégantes, si candides et avec tant de rouerie, qui sont la rançon, semblait-il, de ses effroyables grosses dames et de ses comiques poussifs de l'un et de l'autre sexe. Le tableau d'Abel Faivre, une buveuse de lait, est une chose harmonieuse et distinguée entre tout le reste.

On goûtera fort aussi, après cette tasse de lait savoureuse, une très intéressante aquarelle de Frédéric Regamey, le portraitiste habituel des écrivains, qui avec ces *Héros* nous montre une note tout à fait nouvelle. On constatera que M. Weerts, avec des morceaux peints largement comme son portrait, aurait été plus apprécié qu'en ses nombreux portraits trop posés. On aimera aussi les bons paysages d'automne de M. Félix Boucher, la belle illustration de M. Guillaumet pour la *Mule du Pape*, d'Alphonse Daudet, les élégants et séduisants portraits de Jules Cayron ; ceux de M. Bosswild ; enfin les divers envois de MM. H. Royer, Raymond Coiquaud de Fontaines, Bruguières, P. Thomas, Georges Meunier, Iwll, Léandre, Ouilon-Carrère, Cesbron, Triquet, Rigolot, Baschet, Charpentier, Grün, etc.

En somme, une exposition où l'on peut découvrir de très jolis morceaux, plus modestes et plus vraiment artistiques que beaucoup de peintures proprement dites.

## II. — Clément Fallier

Voilà un artiste dont bien peu ont soupçonné l'existence. Seuls, je crois, ceux qui ont eu la bonne fortune de visiter l'admirable collection Doffus conurent Fallier et ses œuvres d'une si riche matière picturale, d'une si poignante mélancolie.

Fallier est une destinée mouvementée et pénible. Il naquit en Alsace, et fut élève de Delacroix à Paris. Il s'en alla en Amérique, y travailla longtemps, revint en France où la fièvre de son caractère, la noblesse de son sentiment d'art devaient le vouer à tous les mécomptes et à tous les dénis de justice. L'exposition d'une partie de son œuvre a lieu chez Bernheim Jeune.

On appréciera en cet homme exquie, mort douloureusement en 1901, une na-

ture pénétrante, un goût pour les harmonies richement irréelles transposées du réel, un raffinement rare, un sentiment féminin et un sentiment de nature qui le mettront au premier rang de ceux qui sont destinés à demeurer à jamais inconnus et incompris de la foule, malgré une manifestation comme celle-ci.

Arsène Alexandre.

## LES GRANDES VENTES

Peu de chose, hier encore, à l'Hôtel. Toutefois, à la salle 1, M. Bernier, parmi des meubles, des objets d'art, de l'argenterie sans grand caractère, avait à vendre deux toiles d'Ingres, « portraits », m'a-t-on dit, de *Jupiter et de Vénus*.

On a payé 2.120 francs et 4.000 francs ces deux têtes divines.

Valemont.

## La Vie Sportive

COURSES A AUTEUIL

Vu l'état du terrain, les courses ont été annulées.

## TIR

Au cercle du Bois-de-Boulogne

Le prix Virolay, disputé au stand de la pelouse de Madrid, a été partagé par le prince Philippe de Caraman-Chimay et le comte de Larenty-Tholozan, qui ont abattu chacun trois pigeons sur trois.

La troisième place a été partagée également entre M. de Guitbay, qui ont tué chacun deux oiseaux sur trois.

Parmi les shooters, citons encore : MM. le duc de Montpensier, W. L. Graves, Maurice Gourgaud, Georges Pl



